Deuxième année — N° 12 — Dimanche 23 avril 1865

LE SAUVEUR DES PEUPLES

PROPAGATEUR DE L'UNITÉ FRATERNELLE
PAR LE SPIRITISME
JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Bureaux à Bordeaux, cours d'Aquitaine, 57

Dépôts : à Bordeaux, chez MM. FÉRET et BARBET, libraires;
à Paris, chez LEDOYEN, libraire, 31, Galerie d'Orléans, Palais-Royal.

DIRECTEUR-GÉRANT : A. LEFRAISE

FRATERNITÉ UNIVERSELLE
CHARITÉ — Que tous ne soient qu'un. — VÉRITÉ
(Jean, XVII, v. 21.)

ABONNEMENTS

Bordeaux (ville). — Un an... 6 fr.
Départements et Algérie... 7 fr.
Etranger continental....... 10 fr.
Amérique, pays d'outre-mer. 14 fr.
Bordeaux (ville). — Six mois. 3 fr. 50
Départements et Algérie.... 4 fr.

— Les abonnements partent du 1er de chaque mois.

Ils se paient d'avance dans les bureaux ou en mandats sur la poste au nom du directeur-gérant.

Un numéro séparé, 15 c.; par la poste, 20 c.

AVIS

Les lettres ou envois quelconques non affranchis seront refusés.

Les communications ou articles de fond envoyés par des collaborateurs bienveillants, seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrits à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Il sera rendu compte des ouvrages pour ou contre le Spiritisme, lorsque deux exemplaires nous auront été remis.

DE L'INFLUENCE FLUIDIQUE

Il y a là une étude intéressante pour prouver les affinités existant entre les âmes désincarnées et celles incarnées. Je ferai un petit préambule qui, conduisant au sujet que je veux traiter, démontrera son utilité.

Le but des manifestations spiritualistes est la moralisation; mais pour arriver à ce résultat, il faut employer les moyens que Dieu donne suivant les temps; chacune des périodes progressives est écrite au livre des destinées humaines; à mesure que les mondes vieillissent, il leur faut de nouvelles institutions; vous êtes arrivés au temps prédit par saint Jean. L'humanité a traversé les siècles! les siècles sont des jours relativement aux âges des mondes : voilà ce que les hommes ne comprennent pas et ce qui leur donne cette fiévreuse impatience, mère du doute; ils mesurent les plus grands progrès à leur petite taille. Les heures terrestres sont pour vous des éternités, pauvres éphémères. Mais sachez donc que la divine sagesse ne précipite ni ne ralentit jamais la marche des événements; lorsque tout est prêt pour recevoir un progrès, celui-ci arrive... Mais dans votre ignorance, vous avez cru être dans un état stationnaire, car vous n'avez ni étudié les phases séculaires, ni compris l'*incubation* de l'idée nouvelle dont l'*éclosion* vous effraie ou vous trouve incrédule; vos yeux se refusent à contempler le nouveau *né* qui vient parmi vous. Aujourd'hui, vous en êtes là! vous refusez de recevoir Celui qui apporte les nouvelles tables de la Loi, comme les Juifs, vous ne voulez pas reconnaître la venue du *Messie!*...

Mais Dieu, dans ses divins décrets, a marqué l'heure, et nous sommes venus parmi vous afin de vous *aider à voir!* Christ est le plus grand envoyé venant pour faire avancer l'humanité dans le courant progressif et moralisateur; puis, après la magnifique apparition de cet être, Dieu par l'esprit, *homme* par la forme, qui commence à régénérer les globes terrestres sur lesquels gravite une fraction de l'humanité, la Divinité recommença une nouvelle *incubation,* y prépara les hommes de siècle en siècle, et, après bientôt 1,900 ans, le *nouveau Messie* paraît, voilà où vous en êtes? Mais encore une fois, pour beaucoup, on peut appliquer les paroles de l'évangéliste : « Il est venu chez soi, et les siens ne l'ont point reconnu ! »

C'est pour vous aider à sortir de cette cécité morale, que nous sommes envoyés vous instruire de toutes les manières, parlant aux simples le langage des simples, aux érudits le langage des érudits; car, qui veut la fin, veut les moyens! Et si, comme je vous le disais au début de cette faible étude, la moralisation est le but du Spiritisme, il faut employer tout ce qui peut ouvrir les yeux. Le progrès scientifique, qui semble un de ses antagonistes, deviendra un des leviers les plus puissants pour soulever les masses d'erreurs entassées par l'incrédulité, vieux débris encombrant la voie où tous vous devez passer, mais que par la force qui nous est donnée, nous arriverons d'heure en heure à déblayer! Employons donc, selon les temps et les individus, tout ce qui est propre à hâter l'accomplissement de notre tâche; prouvons la manifestation, les effets suivront; car, être vraiment spirite est entrer dans la voie morale, et s'en écarter est sortir de la doctrine, sachez-le bien.

Cherchons donc à démontrer une partie des plus intéressantes des manifestations spirites, l'effet des courants fluidiques, liens mystérieux pour l'ignorance, mais que l'étude explique à la bonne foi, voulant la vérité. Laissez à d'autres médiums les régions où les emportent des Esprits au vol audacieux; je vous ferai rester dans le terre-à-terre, accessible à tous, prenant mes exemples dans les faits journaliers; aussi, je dirai : comment ne pas comprendre un courant fluidique dans le souvenir d'une personne oubliée depuis des années, souvenir qui revient à votre pensée comme si la brise vous apportait une senteur respirée jadis, ou quelques notes d'un chant autrefois entendu, eh bien? lorsqu'elle vous arrive, soyez sûr que vous recevrez des nouvelles bonnes ou mauvaises de celui ou de celle dont une effluve vous aura été apportée par le courant. Quelle est donc cette mystérieuse relation allant d'un être à un autre? Le fluide, c'est-à-dire un dégagement de ces essences qui animent tous les êtres moralement et physiquement, ce que je chercherai à vous démontrer plus bas; mais, dans le cas que je viens de citer, je comparerai ces effets à une secousse électrique partant d'une âme et allant frapper une autre âme restée unie à l'insu de la matière, âme où le souvenir dormait et que la secousse fluidique a réveillé. Le fluide est le même par toute la création; il se compose d'agents répandus dans l'air, et se nomme vital. S'il se trouve vicié par des miasmes délétères, la nature souffrira; la fleur se

---

FEUILLETON

HISTOIRE MILITAIRE

D'EUGÈNE DE BEAUHARNAIS

vice-roi d'Italie

DICTÉE A Mlle ERMANCE DUFAUX, PAR UN ESPRIT REPENTANT

VII *(suite)*.

A quoi tient la réputation d'un homme! Cet ordre d'évacuation, Marmont l'a fait formel, de conditionnel qu'il était, l'a antidaté, a nié les contre-ordres, qui l'ont suivi de près, et il a fait d'Eugène, fidèle et dévoué, un traître et un félon à sa patrie et à son bienfaiteur.

« L'Empereur, dit Marmont dans ses *Mémoires,* avait donné l'ordre au prince Eugène d'évacuer l'Italie, après avoir fait un armistice ou bien trompé les Autrichiens et fait sauter toutes les places, excepté Mantoue, Alexandrie et Gênes. J'ai eu dans le temps quelques doutes sur la vérité de ces dispositions, mais elles m'ont été certifiées et garanties depuis par l'officier porteur des ordres et des instructions, le lieutenant-général d'Anthouard, premier aide-de-camp du vice-roi. Il est entré avec moi dans des détails circonstanciés dont je vais rendre compte.

« Les armées française et autrichienne, en Italie, étaient sur l'Adige. Eugène avait l'ordre de négocier un armistice, en cédant les places de Palma-Nova et d'Osopo; de faire partir la vice-reine pour Gênes ou Marseille; de former les garnisons de Mantoue, Alexandrie et Gênes avec des troupes italiennes; de faire sauter les autres places simultanément, et de rentrer en France avec l'armée, à marches forcées, après avoir tout préparé pour exécuter ce mouvement avec célérité.

« Il aurait amené avec lui 35,000 hommes d'infanterie, 100 pièces de canon attelées et 3,000 chevaux. Après avoir passé le mont Cenis, dont il aurait détruit la route, il aurait rallié quelques milliers d'hommes en Savoie, et le corps d'Augereau, fort de 15,000 hommes : ses forces se seraient élevées alors à plus de 55,000 hommes. Ensuite, après avoir battu et chassé devant lui le corps de Bubna, il se serait porté en Franche-Comté et en Alsace. En tirant des garnisons du Doubs, du Rhin et de la Moselle un supplément de troupes, son armée aurait été forte de 80,000 hommes et placée sur la ligne d'opérations de l'ennemi, avec l'appui de nos meilleures places.

« Eugène éluda les ordres de l'Empereur; il fit cause à part; il intrigua dans ses seuls intérêts. Il s'abandonna à l'étrange idée qu'il pouvait, comme roi d'Italie, survivre à l'Empire..... Il a été la cause la plus efficace, après la cause dominante, placée avant tout dans le caractère de Napoléon, la cause la plus efficace, dis-je, de la catastrophe; et cependant la justice des hommes est si singulière, qu'on s'est obstiné à le représenter comme le héros de la fidélité!... La désobéissance du prince Eugène aux ordres formels de Napoléon a eu de si funestes conséquences, des conséquences si directes, et ses amis ont si habi-

courbera sur sa tige, le fruit tombera avant sa maturité; les êtres languiront, et les maux physiques se produiront, affligeant l'humanité sous le nom d'épidémies, etc., etc.

Eh bien! de même que la corruption, les mauvaises passions vicient l'âme de fluides qui l'entourent, et elle subira inévitablement l'influence désorganisatrice; comme l'eau limpide s'altère au mélange malsain, le fluide se dégradera et perdra sa limpidité si l'âme a des émanations corrompues. Donc, qu'elle conserve sa pureté et cherche à s'améliorer pour se confondre d'une manière salutaire en s'assimilant au fluide; la moralisation est ce qui produit l'épuration efficace. Que l'être intellectuel soit vertueux, il s'élèvera au-delà des régions matérielles, et ses affinités deviendront peu à peu toutes célestes. Cela vous fait comprendre la sympathie des Esprits désincarnés et de ceux encore incarnés. Il y a attraction fluidique par la similitude bonne ou mauvaise. L'âme terrestre, vouée à la vertu, appellera les Esprits élevés aux purs Esprits. Christ est le plus sublime exemple du pouvoir fluidique par la puissance de perfectionnabilité; c'est que Christ est l'Esprit divin, et que tout ce qui rayonne, venant de lui, a un pouvoir surhumain. Lui seul, par son essence, est créateur; il peut la vie, car il dispose de la puissance vitale dans toute son acception. En vain voudra-t-on prouver que Christ n'a pas d'autre puissance que celle à laquelle peut atteindre l'extrême vertu humaine; je répondrai que là, il y a une erreur enfantée par l'Esprit d'orgueil! Christ est en dehors de l'humanité; aussi, son fluide est-il d'une totale pureté; ses actes n'ont rien de miraculeux, ils sont le résultat naturel, logique *de ce qu'il est.* Christ peut avoir des imitateurs, il n'aura jamais d'égal. Tous les humains doivent tendre à ce que leur fluide soit apte à épurer l'attraction fluidique du Christ.

Qu'est-ce que le Saint-Esprit? — Une émanation divine, un fluide surhumain comme pureté.

Marie fut trouvée digne d'être mère de Jésus; car elle était *un vase d'élection,* disent les Écritures, et son *fluide* s'assimila à *celui* qui devait être le régénérateur des mondes. Marie attira l'Esprit saint par l'attraction fluidique.

Ainsi, dans un ordre moins élevé, se trouvent les mêmes similitudes. Plus vous serez dans un bon milieu moral, plus les bons Esprits viendront vers vous, car il y aura sympathie et affinité fluidiques.

Il y a des médiums qui ressentent la présence de l'Esprit pendant qu'ils écrivent, d'autres ont la main guidée par une sorte de pression; cela veut-il dire qu'ils soient privilégiés ou plus méritants? Non, ce n'est qu'un effet physique tenant à des causes d'impressionnabilité, occasionnées par le dégagement des effluves de l'Esprit, qui ont une action sur le système sensitif du médium. Ainsi, dans la vie, il arrive que des personnes éprouvent un malaise dans un milieu où une autre sera fort à l'aise, cela ne prouvera rien moralement, disons cependant qu'un médium très impressionnable est souvent plus sympathique aux Esprits, en ce qu'il a une finesse de sens se prêtant plus aisément aux différents genres de *relations* médianimiques. Les femmes, par cette raison, sont en général mieux douées comme médiums nommés flexibles que ne le sont les hommes. Car, je le répète, cela vient du fluide sur le système nerveux. Il y a de très excellents médiums qui ne peuvent écrire qu'avec un seul et même Esprit; ils en auront des pages magnifiques, mais ne seront pas aptes à obtenir une seule ligne d'un autre Esprit. Ceci me force à une objection que je crois bon de mettre sous vos yeux, et qui répondra à un doute souvent répété: Qui prouve, dit-on, que ce n'est pas le même Esprit qui fait écrire sous différents noms le médium? Qui? Mais la diversité du style, des pensées. Comment un seul Esprit aurait-il une érudition ou une faculté si étendue? Souvenez-vous donc que nous ne sommes ici que ce que nous avons été sur la terre. La mort sans doute apprend beaucoup, mais cependant ne donne pas la science générale. Et pourquoi ne pas admettre la cause véritable que je viens de vous donner? Oui, le fluide joue un rôle immense dans nos communications avec vous et les études que nous vous donnons doivent tendre à vous le démontrer; l'électricité n'y est pas étrangère, elle est au contraire un agent fluidique très puissant. Le temps où nous pourrons élargir le cercle de vos connaissances sur les fluides, approche de jour en jour. Je dis les fluides, car il y a certainement une démarcation entre le fluide qui anime la matière et celui qui s'assimile à l'être immatériel; mais je ne crois pas devoir encore vous entretenir de cela. L'heure de cette étude viendra à son temps.

Une chose est très délicate à toucher, c'est l'influence des sympathies avec le médium. Je vais cependant chercher à démontrer cela sans qu'il puisse y avoir orgueil pour les uns ni abaissement pour les autres.

Les différents degrés dans les rangs de la société n'impliquent pas l'inégalité morale. L'âme, en revêtant la livrée de la misère, s'élève souvent bien plus haut que celle dominée par l'orgueil. Ce n'est donc point au mérite que certains Esprits donnent la préférence, en se communiquant aux médiums qui ont une dose d'instruction plus grande que les autres Non! Mais dans le monde terrestre on recherche ses pairs. Le savant aimera à échanger ses idées avec l'homme ayant les mêmes aptitudes. La conversation du simple et honnête ouvrier ne suffirait pas à l'académicien et *vice versâ.* Il faut avant tout se comprendre, voilà pourquoi nous nous servirons plus volontiers de tels ou tels médiums, ce n'est que l'éducation qui nous fait leur donner la préférence. Cela est si aisé à concevoir que je suis surpris d'être obligé de revenir sur ce chapitre de nos instructions. Voilà la loi générale, mais il y a des exceptions ayant pour but de frapper les masses.

Un homme illettré écrira par nous des pages magnifiques, telles que par le style et le fond il sera impossible de ne pas voir une intervention étrangère. Je sais un homme qui persistait quand même à nier l'immortalité de l'âme et à attribuer les effets spirites à une puissance toute matérielle, que la science arriverait à expliquer. Une nuit il éprouva un irrésistible désir d'écrire; il fut comme forcé de prendre la plume. Oh! surprise, Fénélon vint lui démolir, par des arguments irréfutables, les sophismes sur lesquels l'incroyance avait établi son échafaudage d'erreur! Là il y avait, non sympathie de la part de l'Esprit, mais une grande et utile leçon, exception; vous avez vu des hommes versifier d'une manière charmante, exception; des hommes ne sachant pas former une lettre dans l'état ordinaire, écrire dans l'état médianimique, exception encore! Mais généralement nous nous servons de ceux qui peuvent nous comprendre. N'y a-t-il pas là une loi fluidique? Oui, sans doute, de même que tel pollen est porté par le courant vers le calice qu'il doit féconder, de même la loi d'assimilation se produit pour les intelligences! L'Esprit désincarné viendra développer, féconder l'intelligence de l'incarné qui lui sera sympathique; le fluide de l'un attirera l'autre, magnifique combinaison qu'un pouvoir unique devait seul réaliser, unité sublime de l'ensemble par la sublime diversité des détails, rouages que les mains du Tout-Puissant font agir d'une manière incessante et qui donnent la vie et le mouvement à cette œuvre divine, qui se nomme la création. Comment, moi, créature indigne, pourrai-je arriver à comprendre une telle grandeur? Céleste bonté, tu me l'as révélé, c'est en étudiant ton amour!

JOBARD.

(Paris. — *Médium, M*me *H. Dozen.*)

LES TROIS VISITES

Nouvelle tirée de la Semaine littéraire du *Courrier des États-Unis*.

Au mois d'août 1845, une colonne de soldats français, composée de chasseurs d'Afrique, de spahis et de quelques bataillons de ligne, traversait la belle

---

lement déguisé la vérité, que l'historien sincère et véridique doit tenir à bien constater les faits, tels qu'ils se sont passés.

« Des ordres de mouvements pour opérer sur les Alpes ont été apportés à Eugène par le général d'Anthouard à la fin de 1813... Il est démontré que jamais contre-ordre ni modifications aux premiers ordres n'ont été envoyés au vice-roi. »

Dans ces lignes, la calomnie se glisse avec tant d'art pour distiller son venin sur la mémoire du prince qu'elle veut flétrir, que l'on a peine à la reconnaître sous les formes variées et probables qu'elle revêt.

Ce général d'Anthouard, mort dont un mort invoque le témoignage, certain qu'il ne répondra pas, a reçu à Paris, le 20 novembre 1813, une mission toute contraire à celle que lui prête le duc de Raguse; loin de prescrire au vice-roi d'évacuer précipitamment l'Italie, il lui a commandé, de la part de l'Empereur, de la défendre énergiquement.

Napoléon aurait donné l'ordre d'évacuation à la fin de 1813, et Eugène l'aurait reçu dans les premiers jours de 1814! D'où vient donc que l'Empereur, dans ce même moment, affaiblit encore les troupes qui défendent l'intérieur de la France pour envoyer des renforts en Italie, ainsi que le *Moniteur* en fait foi? Lorsqu'il donna au vice-roi ses instructions, dans la dépêche chiffrée du 17 janvier, ainsi que je l'ai rapporté plus haut, Eugène, qui les reçut au plus tôt le 25, s'empressa de les suivre, autant que sa situation le lui permettait.

Du 8 au 10 février seulement, on trouve des traces d'un ordre formel d'évacuation à tout prix, dans une lettre de Napoléon à son frère Joseph, roi d'Espagne: « Je viens d'écrire au ministre de la guerre, dit-il, pour l'évacuation de l'Italie. » Sur la prière de l'Empereur, l'impératrice Joséphine écrivit à son fils pour lui enjoindre d'accélérer son mouvement, et Joseph fut chargé de faire passer cette lettre à celui-ci dans le plus bref délai.

Sur ces entrefaites, le vice-roi avait livré, le 8 février, la bataille du Mincio et avait dépêché le comte Tascher de la Pagerie, son aide-de-camp, pour annoncer sa victoire à l'Empereur. Napoléon, trois fois vainqueur, à Champaubert, à Vauxchamps et Montmirail, lui renvoya aussitôt Tascher lui-même pour lui mander de se maintenir sur le Mincio. Non content de cela, il voulut, dès le lendemain, que le prince se reportât en avant et rejetât les Autrichiens au-delà de l'Adige.

Marmont apprécie si bien l'importance de ces contre-ordres, qu'il y revient à diverses reprises pour les nier, et s'attache avec grand soin à les réduire à un bruit sans consistance, semé par les amis d'Eugène, pour sauvegarder l'honneur de celui-ci.

Quelle trahison plus éclatante que celle du prince Eugène, si, ayant reçu à la date prétendue l'ordre d'évacuer l'Italie, ordre répété et jamais révoqué, il a constamment désobéi? Cependant Napoléon ne cesse de témoigner une affection toute paternelle, même dans les moments les plus critiques, à ce traître qui méprise si audacieusement ses ordres et le trahit si ouvertement! Serait-ce pour le récompenser de sa

vallée d'orangers et d'agaves qui précède le Djebel-Ammer, l'un des principaux chaînons de l'Atlas.

Il était neuf heures du soir, la nuit venait, claire et sereine. Les nuages fins et rares gardaient le reflet mélancolique des derniers rayons de soleil, et de longues bandes cuivrées couraient à l'horizon.

On se hâtait, car il fallait rejoindre au plus vite la colonne d'avant-garde chargée d'exécuter, dès l'aube, une razzia devenue nécessaire pour faire rentrer dans l'obéissance des tribus mutinées.

Le maréchal de camp qui commandait cette petite troupe, s'était arrêté avec un officier supérieur pour la voir défiler et reprendre sa place à l'arrière-garde.

La température avait été chaude tout le jour; des bouffées lumineuses sortaient de terre par intervalles et simulaient de blanches apparitions à travers l'espace déjà sombre.

— Regardez donc, caporal Gobin, dit un soldat, regardez donc là-bas; j'ai aperçu quelque chose comme une loque blanche. Ça ne serait pas un bédouin, sauf votre respect?

— Imbécile, dit le caporal avec beaucoup de gravité, c'est une feuille de cactus éclairée par la lune.

— Parbleu! je le vois bien. Mais je parlais d'autre chose, d'une forme allongée et blanche que je ne vois plus. Ah!... tenez, en voilà une autre...

— C'est des éclairs de chaleur, mon gars.

— Possible, possible, caporal; mais je vous assure que tout ça n'est pas drôle, et que je ne suis pas rassuré dans ce pays-ci.

A ce moment, le jeune soldat interlocuteur du caporal Gobin passait devant le général.

— Qu'est-ce qui t'effarouche donc tant? reprit Gobin.

— Pas grand'chose si vous voulez; mais toutes ces allées et venues de choses qui dansent dans l'air, ces plantes qui ont des grands bras tranchants comme des sabres, ces autres machines vertes qui ressemblent à des melons garnis d'aiguilles à tricoter, ça me fait l'effet de n'être pas naturel, et la nuit ça doit être hanté par des tas d'esprits malins!

— Veux-tu bien te taire, conscrit! dit le caporal avec vivacité. Ne vas-tu pas parler de revenants?

— Pourquoi que je n'en parlerais pas? Je n'ai pas peur, puisque vous êtes là, vous et les autres. C'est égal, des revenants arabes, ça doit être farce!

— Il faut bien que vous soyez de votre village, jeune homme, reprit Gobin sentencieusement, pour manquer aussi complètement de tact, je dirai même de sentiment! Sachez, continua-t-il en baissant la voix, qu'il ne faut jamais parler de ces choses-là devant le général.

— Tiens, est-ce qu'il est peureux le général Vergamier?

— Peureux... allons bon... le général Vergamier peureux, à cette heure... un brave qui a gagné tous ses grades à se fourrer jusqu'au cou dans la gueule des canons, qui est commandeur de la Légion-d'Honneur, et qui a des autres croix, des petites sur toutes les coutures. Mon ami Gabet, vous ne parviendrez jamais au grade de ministre de la guerre, c'est moi qui vous le dis.

— Alors, puisqu'il est si brave votre général, pourquoi ne veut-il pas qu'on parle de revenants?

— C'est son idée à c't homme... Il dit comme ça que ces histoires-là le gênent, surtout quand il fait nuit. C'est une faiblesse, conscrit, je le reconnais; une faiblesse indigne d'un brave luron comme lui, aussi il s'en cache si bien que personne ne s'en doute.

— Alors, comment le savez-vous, caporal?

— C'est un ancien ami à moi, Rabugeot, un sapeur du 22e, qui a été domestique du général, qui m'a confié ça sous le sceau du secret, un soir qu'il était bu!

— Eh bien! vous le gardez joliment, le secret! Est-ce que je vous demandais si le général...

— Silence, Gabet, mon ami! s'écria Gobin; je crois qu'il se doute que nous parlons de lui.

En effet, le général n'avait pas perdu un mot de la conversation des deux soldats, et l'impression qu'elle avait produite sur lui était si véritablement douloureuse, que son compagnon, le chirurgien-major Édouard Banis, ne put s'empêcher de l'interroger avec surprise.

— Croyez-vous aux fantômes? demanda brusquement le général.

Le major rougit.

— Pourquoi pas? dit-il.

— Ainsi donc, le corps étant mort, l'âme survit?

— Posée en ces termes, la question change.

— Expliquez-moi vos idées là-dessus.

— Ma foi, général, que sais-je? Si la vie est la manifestation, je dis mieux, l'émanation d'un principe général et éternel sous une forme finie et périssable, comme le pensent les Swedenborgistes et presque tous les autres mystiques, les communications spirituelles sont non-seulement possibles, mais naturelles.

— Et votre avis, major?

— Franchement, je ne sais que vous dire. Je n'ai jamais vu d'apparition, par conséquent j'ai le droit de douter. Ces phénomènes ne me paraissent pas contraires aux lois générales de la nature, et sont d'autant plus admissibles scientifiquement que, par leur nature même, s'ils existent, ils échappent par essence à tout contrôle matériel exercé par les sens; et si l'âme subit le contact immédiat d'une autre âme, l'esprit seul peut constater l'apparition. Le corps ne sent rien, ne voit rien, n'entend rien. A Weinsberg, en Allemagne, j'ai vu le docteur Justinus Kœrner et Albert Trintzius, son plus fervent disciple; ils m'ont fourni des faits terrifiants. Mais j'ai la foi de Saint-Thomas : je voudrais voir et toucher.

— Moi, mon cher Édouard, j'ai vu! dit le général d'une voix sourde.

Le vaillant officier, le grave général qui faisait à M. Banis cette bizarre confidence, était un homme très jeune encore; à peine avait-il trente-huit ans. Sa belle et noble figure, d'un modelé un peu plein, recevait un caractère de grâce mélancolique par la douceur triste de ses grands yeux bleus, qui tempérait la rudesse de son teint hâlé et de ses grandes moustaches blondes, assez abondantes pour couvrir tout à fait sa lèvre supérieure. Il avait les cheveux courts, mais soyeux; l'oreille petite et les dents bien rangées; son front, large et plein de pensée, annonçait un rêveur. Le général Étienne Vergamier, avec sa haute stature, ses épaules larges, sa grande force corporelle, ses yeux si doux, son front pur et son charmant sourire, aurait pu servir de modèle pour ces héros du Nord, fils d'Ossian et de Fingal, qui combattaient en chantant sur un rhythme héroïque.

Le major, homme froid, méthodique, mais intelligent et d'une profondeur de connaissances sans bornes, accueillit l'aveu singulier du général avec beaucoup d'étonnement et surtout avec une grande curiosité. Fût-on mille fois médecin et sceptique, le merveilleux porte en lui un charme douloureux auquel on n'échappe pas.

Vergamier mit son cheval au trot et garda pendant quelque temps le silence. Le major respecta sa rêverie, puis il céda à sa curiosité que légitimait suffisamment sa liaison intime avec le général.

— Nous avons une longue route à faire, dit-il; le chemin devient raboteux, et nous ralentissons forcément le pas. Général, racontez-moi l'événement auquel vous avez fait allusion tout à l'heure. N'est-ce pas l'heure propice aux contes de revenants?

— A quoi bon, major? Vous ne me croirez pas!

— Je crois à toutes les sensations; seulement, je me permettrai peut-être de discuter le principe des vôtres.

— Vous allez porter le scalpel de la physiologie dans le repli le plus secret de mon cœur. Bien qu'il m'en coûte, je cède cependant à votre désir. Mais je vous en supplie, ne riez pas. Tout ce que je vais dire est très sérieux.

Le moment était bien choisi pour un récit de cette espèce. A mesure qu'on se rapprochait du Djebel-Ammer, le sol naguère touffu et gras devenait sablonneux et stérile. Les orangers faisaient place aux lentisques et aux cactus horribles. Les arbousiers élevaient

---

trahison, qu'il cherche à lui assurer la couronne d'Italie, lorsqu'il stipule, dans l'article 4 du contre-projet de traité, présenté au congrès de Châtillon, « que Sa Majesté l'Empereur des Français, comme roi d'Italie, renonce à la couronne d'Italie en faveur de son héritier désigné, le prince Eugène-Napoléon, et de ses descendants à perpétuité? »

A Fontainebleau, dans la suprême défaillance de son abdication, la pensée de son fils adoptif le domine encore, et il exige qu'il lui « soit donné un établissement convenable. »

Sur son rocher de Sainte-Hélène, au milieu des tortures de la captivité, il se plaît à rendre un dernier hommage à la fidélité, au dévouement du prince. « En 1814 (1), lors des désastres de la France, le prince Eugène fut l'objet de beaucoup de séductions et d'un grand nombre de propositions fort brillantes; un général autrichien lui offrit la couronne d'Italie, au nom des alliés, s'il voulait se joindre à eux. Cette offre lui vint de plus haut encore, et à diverses reprises.....

« Dans ces circonstances, comme dans tant d'autres, ce prince fut inébranlable dans une ligne de devoir et d'honneur qui le rend immortel. Honneur et fidélité fut sa constante réponse, et la postérité en fera sa devise. »

Je me suis arrêtée, pour placer ce plaidoyer, au moment où Eugène préparait sa retraite derrière le Mincio. A l'armée napolitaine, le général autrichien Nugent se rendit maître du bourg et du fort de Cesenatico. Quelques jours plus tard, devant Palma-Nova, la garnison française du fort de Grado, menacée d'une prochaine attaque, qu'elle ne pouvait soutenir, évacua ce poste par mer; elle se retira dans les murs de Venise.

Pendant ce temps, le général Bonfanti chassait les ennemis du village de Toscolano. Mais les efforts des Français, qui défendaient Venise, n'étaient pas si heureux. Une tentative qu'ils firent sur la tour de Bebbe échoua. Ils furent en quelque sorte dédommagés de ce revers par la prise de quelques retranchements ennemis qu'ils rasèrent. Un convoi de grains venait d'entrer dans la place; elle ne manquait de rien, et son état eût été des plus satisfaisants, si les maladies et la désertion n'eussent décimé la garnison, déjà incomplète dès l'abord.

VIII

Cependant, le 3 février, le vice-roi commença sa retraite sur le Mincio. Il notifia au maréchal de Bellegarde son mouvement rétrograde et s'entendit avec lui pour que l'occupation de Vérone n'eût lieu qu'après l'entière évacuation de cette place par les Français. Radivojevitch, en conséquence, ne s'y rendit que le lendemain.

(A continuer).

(1) *Mémorial de Sainte-Hélène.*

droit au ciel leurs troncs d'un rouge sanglant et leurs branches régulières, chargées de feuilles si luisantes que la clarté de la lune, en descendant sur elles, les faisait briller comme les acanthes et les ciselures d'un candélabre d'argent. A droite et à gauche se dressaient des bancs de rochers noirs et bleus pareils à de monstrueux vases japonais d'où sortaient de grands cactus aux feuilles dentelées comme les pinces redoutables de quelque crabe géant. Les bruyères fines et sèches frémissaient sous la brise avec des craquements sinistres; et le pâle reflet des étoiles naissantes découpait en silhouettes allongées l'ombre des chevaux et des hommes. Les loups hurlaient dans le lointain, et de grands oiseaux tourbillonnaient dans l'air avec des cris aigus.

On entendait les chevaux clapoter tristement dans le sable fluide détrempé par les pluies récentes. De temps à autre une carabine s'armait avec un bruit sec, parce qu'une grosse touffe d'herbes avait remué, ou qu'une pierre avait roulé d'une anfractuosité de roche. C'est qu'ordinairement, en Afrique, au-dessus de chaque pierre qui roule, derrière chaque feuille qui bouge, il y a un ennemi.

— A vingt ans, dit le général, je sortis de Saint-Cyr, en même temps que mon meilleur ami, Georges de Mancel, un charmant jeune homme, blond, pâle, fluet, rêveur comme un poète, fort comme un Kabyle, brave comme un lion. Nous nous étions connus dès nos plus jeunes années à Saint-Cyr; au milieu de ces querelles brutales que renouvellent chaque jour des traditions barbares, il avait souvent pris ma défense, et s'était battu pour moi, comme je me battais pour lui. Nous nous aimions sincèrement, et nous regrettions vivement la séparation prochaine que devait amener notre entrée au service.

Plus heureux que nous ne l'avions espéré, nous nous retrouvâmes à la prise du fort de l'Empereur, sous-lieutenants tous deux, joyeux de faire la guerre et pleins d'espoir.

Quelques jours après, Alger fut pris d'assaut. Georges pénétra l'un des premiers dans la ville; je le vis tomber frappé d'une balle au sein gauche.

Je le relevai et le portai sur mes épaules jusqu'à une petite maison abandonnée par les habitants dès la première canonnade. Je le déposai dans une petite chambre de femme, fraîche, voluptueuse, embaumée. Le lit était défait. J'y couchai mon pauvre Georges et j'étanchai le sang de mon mieux. Vains efforts! l'agonie commença. Affaibli par la perte de son sang, à peine pouvait-il lever la tête pour me regarder encore; mais il tenait une de mes mains dans les siennes, et la pressait convulsivement quand ses douleurs devenaient insupportables.

Cependant il eut quelques instants de calme.

— Étienne, me dit-il, je meurs bien jeune et je regrette la vie; car elle m'était douce avec ton amitié. Nous allons nous séparer, mais qui sait si c'est pour toujours? Nul ne peut dire ce qui nous attend au-delà de la tombe : peut-être d'autres souffrances, peut-être le bonheur ou le néant. Mais si mon âme est immortelle, si elle conserve dans les régions inconnues les affections et les souvenirs qui la remplissaient dans son passage sur la terre, béni soit Dieu! Et s'il est vrai encore que nous puissions revoir ceux que nous avons tendrement aimés, sois sûr, mon bon Étienne, sois sûr que je reviendrai vers toi... Un soir... au printemps... j'espère!... Je sens la mort plus facile... Je souffre bien pourtant... Mais ma pauvre mère aussi m'avait dit en mourant... je reviendrai!... Et elle est revenue... cette nuit... tiens... encore... elle me souriait... Elle pleure maintenant... Étienne... a... adieu...

Il poussa un soupir et expira.

Le général s'arrêta quelques minutes, et reprit d'une voix oppressée :

— Je ne vous dépeindrai pas ma douleur; elle fut horrible. Et quand on enterra Georges au bruit du tambour et des chants de victoire, je versai des larmes amères; car je sentais que ma jeunesse gisait dans ce cercueil côte à côte avec mon ami. L'étrange adieu de Georges m'avait singulièrement frappé; la nuit, j'avais le cauchemar; des visions hideuses s'agitaient autour de moi. Pendant six mois, je fus nerveux comme une femme; et, vous le dirai-je, major, la nuit, seul, dans les ténèbres, j'avais peur...

Mais un an, deux ans s'écoulèrent! Le souvenir de Georges, profondément gravé dans mon cœur, céda, sans s'effacer, aux préoccupations de la guerre, au souci de mon avenir. Mes craintes puériles, vraie maladie, s'évanouirent d'elles-mêmes. Oui, plus je me consulte, et plus j'en suis sûr; j'étais revenu complètement à moi, j'avais l'esprit libre et le cerveau sain, quand l'événement que je vais vous raconter vint me frapper de stupeur...

Auguste Vitu.

(A continuer.)

COMMUNICATION SPIRITE

—

LE PRINTEMPS

J'ai déjà vu les violettes
Si coquettes
Sous un rayon de soleil,
Et la rose parfumée,
De l'année
Nous annonce le réveil.

Sur les buissons des clairières
Printanières,
On entend les rossignols;
La forêt donne aux rivages
Les ombrages
De ses larges parasols.

Des herbes de nos prairies
Reverdies,
Plus d'un insecte est sorti;
Ils ont, aux aubes nouvelles,
Teint leurs ailes
Des couleurs du colibri.

Des flancs pierreux des collines,
Les ondines
Versent de limpides eaux,
Où le saule au front qui pleure
A chaque heure
Baigne ses frêles rameaux.

Dans les touffes de verdure,
Un murmure
Circule mélodieux ;
Et le petit oiseau chante
Et rechante
Au bord du nid cotonneux.

Aux clartés de l'Aurore,
Chaque jour voit éclore
Le tribut des jardins,
Et le lilas marie
Sa tête épanouie
Aux festons des jasmins.

Les pelouses fleuries
Offrent aux rêveries
Le doux lit des amours,
Et mille graminées
Revêtent les vallées
De chatoyants atours.

De suaves arômes
S'exhalent dans les dômes
Des bois chers aux loisirs;
Et dans leur calme enceinte,
L'âme se sent atteinte
D'ineffables plaisirs.

Dans leurs routes secrètes
S'élancent les aigrettes
Du grimpant liseron,
Que l'enfant qui voltige
Poursuit de tige en tige,
Bienheureux papillon.

Déjà les jeunes filles,
De l'âtre des familles
Ont oublié l'ennui;
La nature déploie
Tout son luxe de joie :
Un mois brillant a lui.

Or, pendant que nos yeux sont fixés au rivage,
Souvent à l'horizon, la voile sur les mers,
Le globe sans pilote accomplit son voyage,
Comme un navire immense emporté dans les airs;
Soit qu'il avance au jour, soit qu'il fende la brume,
Les nuages du ciel, océans cotonneux,
A ses larges sabords roulent leur pâle écume,
Et des sommets feuillus arrosent les cheveux.

Esprit de l'Arabe KHAOUN-ABDEL KHOUAN-HADJ.

Bordeaux. — ***Médium : Mme J. L., médium inconscient et illettré).***

AVIS

Tout nouveau souscripteur au journal LE SAUVEUR DES PEUPLES, *prenant son abonnement à partir du 1er février dernier, a droit, en ajoutant* **cinq francs** *au prix de l'abonnement de l'année courante, à la collection complète, avec couverture imprimée, des numéros du journal parus pendant la première année.*

Pour tous les articles non signés :

A LEFRAISE.

Le Directeur-Gérant : A. LEFRAISE.

BORDEAUX. — Imprimerie A.-R. CHAYNES, cours d'Aquitaine, 57.